



HAL
open science

Les jardins en Mésopotamie

Francis Joannès

► **To cite this version:**

Francis Joannès. Les jardins en Mésopotamie. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2012, X, pp.237-238. hal-02264603

HAL Id: hal-02264603

<https://hal.science/hal-02264603>

Submitted on 7 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

B. Regards croisés et approches comparatives : les modèles en question

LES JARDINS EN MÉSOPOTAMIE

Francis JOANNÈS

Univ. Paris 1 ; ArScAn-HAROC

francis.joannes@univ-paris1.fr

Le jardin mésopotamien peut être défini comme un espace marqué par la présence de l'eau et des arbres. La combinaison des deux définit un type de production agricole (verger et potager), et renvoie à un espace aménagé, donc marqué par l'empreinte de l'homme sur la nature ; il est vu, aussi, comme un lieu de détente et de plaisir. La forte dépendance d'un accès collectif et permanent à l'eau, puisée ou canalisée, fait que les jardins apparaissent regroupés dans des espaces gérés en commun. On note que l'espace du jardin est marqué fondamentalement par l'association des cultures potagères et de l'arboriculture, qui peut être extrêmement spécialisée sous la forme d'une monoculture reposant sur le palmier-dattier.

Si le rôle premier du jardin mésopotamien est de fournir des légumes, des fruits, du bois, il est clair que sa formation en jardin d'agrément, jardin médicinal, jardin culturel, jardin palatial induit un certain nombre d'usages autres. En dehors de sa fonction productrice, le jardin est aussi un prolongement à l'air libre de l'intimité de la maison, et il fournit à ses habitants ombre et fraîcheur.

La localisation de ce type de jardins est étroitement associée à l'espace urbain. On les trouve aussi bien dans ce que l'on peut appeler la zone péri-urbaine que dans l'espace intra-muros des grandes villes, et cette réalité, confirmée à la fois par l'archéologie et la documentation textuelle, explique l'ampleur des surfaces occupées par les grandes villes comme Babylone ou Uruk.

Dans la version classique de l'*Épopée de Gilgameš*, le roi d'Uruk invite Ur-Sanabi à monter sur la muraille et à contempler la disposition harmonieuse que présente sa ville : Uruk constitue en fait une sorte de cité idéale, divisée en quatre parties fonctionnelles fondamentales dont un peu plus de 250 hectares d'habitations et la même surface de palmeraies-jardins.

Le jardinage est affaire de spécialistes, les arboriculteurs-*nukurribu*, qui pratiquent la pollinisation artificielle sur les palmiers. La mise en place des toutes premières techniques de ce genre est évoquée dans le mythe sumérien d'*Inanna et Šukaletuda* où c'est un corbeau qui fait pousser les premières rangées de légumes en plate-bandes, qui pratique la première pollinisation artificielle sur un palmier, et qui utilise le premier shadouf pour arroser son jardin.

Dans les contrats d'époque néo-babylonienne (VI^e siècle av. J.-C.), l'arboriculteur doit d'abord entourer son terrain d'un mur de terre, ou d'un rideau d'arbres. Il peut aussi être amené à planter des arbres fruitiers entre les palmiers. Pendant l'été, le *nukurribu* doit retourner la terre pour l'aérer en vue de l'arrivée de l'eau et creuser les rigoles d'irrigation ; il doit parfois préparer aussi des canaux d'écoulement. L'exploitant doit construire un muret pour retenir les eaux d'irrigation et protéger la palmeraie contre les intrusions des animaux ou les vols. L'irrigation permet également la mise en culture de la terre sous les palmiers : on profite de l'eau et de l'ombre des arbres pour planter des cultures maraîchères.

Il existe quelques cas particuliers de jardins qui nous éclairent sur leur conception et sur l'utilisation qui en est faite. Les jardins des temples occupent ainsi une place très particulière, que documentent le jardin Hallat, les jardins médicaux, et les jardins à fonction symbolique ou rituelle. *Hallat* est le nom générique que porte le jardin potager attaché à un temple dans la Babylonie du I^{er} millénaire av. J.-C., celui qui fournit les légumes intégrés aux repas quotidiens servis en offrande aux statues divines.

Les grands sanctuaires néo-babyloniens disposent aussi de parcs ou de jardins dans lesquels on fait pousser des végétaux aromatiques. La production de ces jardins, jointe à des achats à l'extérieur, était utilisée dans un bâtiment particulier du temple, une sorte d'officine de traitement des aromates, le *bīt hilši*, assez proche des bâtiments d'apothicaire des couvents médiévaux. Dans un contexte profane, la fonction médicinale est aussi celle du célèbre jardin palatial que le roi de Babylone Merodach-Baladan II (721-710) avait fait planter à Babylone, et qui est, pour l'heure, le seul jardin palatial dont on ait une mention assurée à Babylone.

Enfin le jardin de temple a une fonction religieuse : il fait partie des espaces culturels aménagés au sein des sanctuaires. Des cérémonies particulières s'y déroulent: souvent revient la mention d'un «jardin des genévriers» dans plusieurs grands temples d'Assyrie ou de Babylonie et l'on sait, d'après le rituel du *Mariage sacré*, qu'à Borsippa, l'union du dieu Nabû et de la déesse Tašmētu se passait en partie dans le jardin du temple.

Ce type de jardin n'est naturellement pas réservé aux seules divinités, et les souverains en ont fait largement usage : un texte du roi Aššurnāširpal II (IX^e siècle av. J.-C.) célèbre le «jardin des délices et des plaisirs» qu'il avait fait aménager lors de la construction de son palais de Kalhu, et sans doute est-ce dans cette description que l'on trouve ce qui se rapproche le plus du prototype des *Jardins suspendus* de Babylone.

De fait, même s'il faut plutôt les chercher dans les capitales assyriennes qu'à Babylone, les *Jardins suspendus*, réels ou mythiques, sont l'une des images de marque du cadre de la vie royale en Mésopotamie. N'est-ce pas, d'ailleurs, le modèle du jardin mésopotamien qui inspira le rédacteur du chapitre II de la Genèse ? Le jardin mésopotamien est donc le lieu où se conjuguent l'espace urbain civilisé et les forces de la nature, ainsi que lieu où est produite, en usant de toutes les ressources de la compétence horticole, une part fondamentale de l'alimentation humaine.